

« La mère de cette petite Suzanno dont je vous ai parlé en vous priant de retenir son nom,

« Sa mère... le comte de Guérande l'avait assassinée...

— Assassinée ! s'écria Maxime tout saisi.

— Oui, tuée... assassinée !... Je vous en donnerai la preuve tout à l'heure !... Sa mère que j'ai connue dans les derniers temps de sa vie, et que j'aimais presque autant que j'aime ma chère Yvonne, sa mère s'appelait Clotilde Didier...

« Abandonnée par un lâche qu'elle supposait être son mari tout comme ma pauvre Yvonne, elle tomba dans une misère si noire, si terrible, si affreuse, que cette mère, qui aurait donné jusqu'à la dernière goutte de son sang pour sa petite Suzanne, dut se conduire comme une marâtre... c'est-à-dire par s'en défaire... l'abandonner à son tour...

— Cette femme !

— Oh ! c'était un crime... un crime atroce... un crime auquel on ne peut songer sans frémir... et cependant ce n'était pas cette malheureuse qui voyait chaque jour son enfant dépérir... chaque jour son enfant s'éteindre parce qu'elle ne pouvait plus la nourrir... non, ce n'était pas elle qui était le plus coupable...

« C'était l'autre !

« C'était l'homme qui lui avait volé son avenir, son amour !

« C'était l'homme qui l'avait trahie et délaissée, par des moyens presque identiques à ceux grâce auxquels le comte de Guérande avait trahi et délaissé Yvonne !

« Je ne vous raconterai pas tout ce que j'ai appris de l'histoire de cette femme, car le cœur me manquera s'il fallait que je vous retrace cette vie dont chaque heure était une torture et un supplice.

« Mais le supplice le plus affreux pour elle... mais la torture la plus horrible, ce n'étaient pas les longs jours sans pain, ce n'était pas de grelotter de froid et de misère dans sa mansarde, mais c'était le souvenir de son enfant perdue... de son enfant qu'elle ne reverrait plus... mais c'était le remords qui la rongait, qui la dévorait quand elle songeait à quel acte impie et monstrueux sa détresse l'avait obligée.

« Mais après tant de chagrins et de douleurs, l'avenir vint enfin lui sourire, et cette femme si pauvre et si misérable, cette femme dont les entrailles avaient si souvent crié la faim, un beau matin se réveilla riche, immensément riche, plusieurs fois millionnaire...

« Et dès lors — je crois inutile de le dire — sa première pensée, ou plutôt son unique pensée fut encore pour la pauvre petite abandonnée, pour sa chère petite Suzanne qu'à tout prix elle voulait retrouver afin de lui faire une vie heureuse.

« Et elle la retrouva... mais elle la retrouva quand, après sa tentative de suicide, on la rapportait chez François le blanchisseur, à demi morte, à demi expirante.

« Oh ! ce fut là encore un moment bien terrible, une angoisse bien atroce pour la pauvre femme que la folie du désespoir faisait délirer.

« Elle avait retrouvé sa fille, et elle ne serrait plus dans ses bras qu'un cadavre !

« Elle avait retrouvé celle pour qui elle rêvait tant de joie et de bonheur, en échange de toutes les misères et de toutes les douleurs d'autrefois, et sous les baisers dont elle la couvrait, sous les larmes dont elle l'inondait, elle ne se ranimait pas !

« Mais, pourtant, Dieu eut pitié d'elle, car, soudain, la petite Suzanne, que déjà tous pleuraient, rouvrit les yeux, eut un sourire.

« Et c'est alors qu'à peine remise de cette émotion, Clotilde en éprouva une autre dont son cœur faillit se briser.

« A travers les courses qu'elle faisait pour François dans Ivry et les environs, la petite Suzanne avait souvent rencontré un homme qui lui avait toujours témoigné le plus vif intérêt, la plus profonde sympathie.

« Et cet homme, ayant appris ce que l'on appelait « l'accident » de la petite, venait de se présenter chez les blanchisseurs pour avoir des nouvelles.

« Au bruit de ses pas, Clotilde était sortie de la chambre de sa fille pour le recevoir.

« Mais elle n'eut pas plutôt jeté les yeux sur lui, elle n'eut pas pas plutôt distingué ses traits, qu'elle resta toute glacée, toute saisie.

« Car savez-vous quel était cet homme que le hasard amenait en face d'elle en un pareil moment ?

« Le père de Suzanne !... le parjure à qui elle devait tous ses désespoirs !

« Frémissante d'indignation, Clotilde lui jeta tout son mépris à la face... l'accabla des plus amers et des plus sanglants reproches...

« Mais de tout ce qu'elle avait pu lui dire... de toutes les paroles vengeresses dont elle avait pu le souffleter, cet homme n'avait retenu qu'un mot... qu'un mot qui l'avait fait tressaillir...

« C'est qu'elle n'était plus la fille pauvre d'autrefois... c'est qu'elle était devenue maintenant un magnifique parti.

« Aussi, loin de se révolter et de bondir sous les reproches sanglants et les paroles pleines de colère de Clotilde, se montra-t-il très doux, très hypocrite, presque repentant.

« Mais, quand il la quitta, il n'avait plus qu'une idée fixe, qu'une

idée qui lui donnait la fièvre : épouser, régulièrement cette fois celle qu'il avait jadis abandonnée... l'épouser pour avoir sa fortune et lui voler ses millions...

« Oh ! c'était un beau rêve qu'il faisait là, ajouta ironiquement Adrienne, mais il aurait fallu que Clotilde consentît à le réaliser.

« Mais dès que cet homme se retrouva encore en face d'elle... dès qu'il voulut jouer avec elle la comédie du repentir et de l'amour, dès qu'enfin elle eut compris son odieuse arrière-pensée, elle le reçut de telle sorte qu'il fut bien obligé de s'avouer qu'il s'était fait des illusions et qu'il serait stupide de conserver le moindre espoir...

« Mais cet homme — dont j'ignore encore le nom, d'ailleurs, — avait — hasard étrange ! — pour ami et pour confident le comte de Guérande, ce misérable coupable de toutes les infamies et de tous les crimes !

« Ah ! Clotilde ne voulait pas se laisser gruger, se laisser voler !...

« Ah ! elle ne voulait pas entendre parler de ce mariage, dont l'idée seule l'indignait, la révoltait, la rendait folle de colère !

« Eh bien ! c'était ce qu'on allait voir !

« Et le bandit eut alors une idée infernale... une idée qui donna le frisson...

« Clotilde était mère, mère aimante et dévouée : c'était dans son amour maternel qu'on la frapperait...

« Clotilde n'avait d'autre joie, d'autre bonheur que sa fille, qui lui était enfin rendue... que sa fille qu'elle avait enfin retrouvée : ce serait dans sa fille qu'on l'atteindrait... ce serait en lui prenant et en lui volant son enfant qu'on la forcerait à demander grâce et à se rendre !...

« Ah ! vous tressaillez, ajouta vivement Clotilde en s'apercevant que Maxime venait d'avoir un mouvement, et vous vous demandez si ce que je vous raconte là est bien vrai et si réellement il peut y avoir des êtres assez scélérats pour être capables d'une chose aussi monstrueuse...

« Eh bien, oui, c'est vrai !... Eh bien, oui, la petite Suzanne fut un jour enlevée, volée à sa mère !... Eh bien, oui, grâce au comte de Guérande, grâce aussi à mon père, qui se fit à son tour son complice, cette pauvre enfant fut jetée, elle aussi, au château de Morgoff !

« Oui, comme Yvonne, elle fut renfermée et séquestrée là, tandis que sa mère, frappée au cœur, mourait subitement, foudroyée de douleur !

— Quel drame ! fit tout bas Maxime.

— Pauvre Clotilde... Pauvre mère martyre ! reprit lentement Adrienne, dont les yeux étaient devenus humides de larmes.

« Je la vois encore, là-bas, chez M. de Belleruche !

« J'allais précisément pour la prévenir du piège que l'on allait lui tendre... pour tâcher de la sauver et de sauver son enfant.

« Et le premier mot qu'on me dit dès que je parlai d'elle, ce fut ce mot terrible :

« — Mme Clotilde est morte ! »

« Morte !... Je crus d'abord avoir mal entendu... Morte !... Oh ! non, ce n'était pas possible, elle que j'avais vu naguère encore si rayonnante et si heureuse !

« Mais, hélas ! ce n'était que trop vrai !...

« Maintenant elle était là devant moi, livide, sans souffle, toute froide !... Elle était là, gardée par Mme François qui priait !... Elle était là n'attendant plus que le moment où on l'ensevelirait !...

« Vous ne la retrouverez plus à Fontenay-sous-Bois, mais vous y trouverez peut-être M. de Belleruche, et, dans tous les cas, vous y trouverez le petit Maurice...

Adrienne venait de tirer son corsage l'enveloppe dans laquelle elle avait renfermé, avec la lettre qu'elle écrivait au père d'Yvonne, celle perdue par le baron de Chancel.

— Prenez ceci, Maxime, dit-elle gravement, et écoutez-moi bien.

« Plus j'y pense, plus j'ai le pressentiment que vous ne rencontrerez pas chez lui M. de Belleruche.

« La convalescence du petit Maurice, qui avait été très malade à la suite de l'enlèvement de sa mère, avait forcément retardé son départ pour Morgoff où il voulait partir sur-le-champ, quand il apprit par moi que c'était bien là, dans ce sombre château, que sa fille et celle de Clotilde étaient retenues prisonnières par mon père et le comte de Guérande...

« Mais, à cette heure, le petit Maurice doit être complètement guéri, complètement rétabli, et il n'a pas dû attendre un jour de plus pour voler au secours d'Yvonne et de la petite Suzanne.

« Mais les deux captives ne sont plus aujourd'hui au château de Morgoff...

— Plus au château de Morgoff ! s'écria Maxime.

— Non, elles n'y sont plus. Et alors il est très probable que s'il n'est pas parti depuis très longtemps, le comte est encore là-bas en Bretagne, errant à leur recherche et tâchant de découvrir leurs traces.

« Mais il se peut aussi que, lassé, désespéré et n'ayant rien pu savoir, il soit enfin revenu à Fontenay-sous-Bois.

« Dans ce cas-là, vous lui remettrez cette lettre que je vous confie...

— Bien.